





MES CONTES  
DE PERRAULT



*TAHAR BEN JELLOUN*  
*de l'Académie Goncourt*

MES CONTES  
DE PERRAULT

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

L'un des dix contes réunis dans ce recueil, *La Belle au bois dormant*, a été publié, dans une première version, aux Éditions du Seuil en 2004.

ISBN 978-2-02-116227-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2014  
SAUF LA LANGUE ITALIENNE

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Avant-propos

Hommage à Charles Perrault





Mes parents avaient recueilli à la maison une vieille femme du nom de Fadela, qui prétendait être la demi-sœur de ma grand-mère paternelle. Elle mentait avec un tel aplomb qu'elle faisait rire mon père, qui comprit bien vite qu'elle avait été abandonnée par son mari et ses enfants pour des raisons obscures qu'il ne chercherait pas trop à éclaircir.

Fadela s'installa donc chez nous. Elle nous racontait volontiers des histoires. Mon frère et moi l'aimions beaucoup parce qu'elle savait nous faire voyager au rythme de récits extravagants où le Bien combattait toujours le Mal, où les méchants étaient toujours cruels, où les djinns étaient dotés de tous les pouvoirs. Elle fermait alors les yeux et parlait comme si elle avait lu au fond de son âme. Elle était impressionnante à voir et à entendre, et nous étions à chaque fois ravis. Quand elle sentait que

nous commençons à prendre peur, elle s'arrêtait net et nous disait : « Ce ne sont que des contes, des légendes, rien de tout cela n'est vrai, n'ayez pas peur... »

Tout ce que je sais des *Mille et Une Nuits*, je l'ai appris grâce à elle. Plus tard, quand je lirai cette œuvre fondamentale, je me rendrai compte qu'elle la connaissait parfaitement sans l'avoir lue, mais qu'elle faisait l'impasse sur les passages les plus scabreux. Bref, elle nous ménageait, même si elle devinait sans doute que nous aurions été plus qu'intéressés par le récit des orgies sexuelles des princes et des démons...

Quand mon père me fit inscrire à l'école franco-marocaine des fils des notables de Fès, il me dit : « Finies les histoires à dormir debout de ta vieille tante ! Maintenant, c'est du sérieux ! »

Notre institutrice, Mlle Pujarinet, se plaisait, une fois par semaine, à nous lire des histoires tirées d'un livre illustré par Gustave Doré et intitulé *Les Contes de Perrault*. Elle écrivait toujours au tableau les noms de l'auteur et de l'illustrateur du volume. Et notre institutrice de nous ouvrir à l'univers des fées, des princes, des animaux doués de capacités surnaturelles, de bottes magiques et autres merveilles. Elle était certes moins convaincante que Fadela, moins talentueuse qu'elle aussi. Cependant, je ne pouvais m'empêcher d'établir

des liens entre les *Mille et Une Nuits* et ces contes lus dans un contexte scolaire.

J'ai imaginé plus tard les contes de Perrault racontés par Fadela. Elle les aurait transformés, pliés à sa fantaisie, leur donnant la couleur de ses moments de solitude, de la misère qu'elle avait connue avant d'arriver chez nous. Peut-être les aurait-elle mélangés aussi à ceux venus d'un Orient improbable où les djinns et les hommes assoiffés de pouvoir mènent le monde à sa perte ?

Cette envie de m'approprier à ma façon certains contes de Charles Perrault remonte sans doute à toute cette histoire, demeurée intacte dans ma mémoire. En les relisant, je n'ai pu m'empêcher de penser à ma vieille tante mythomane, si sympathique, si pathétique et tellement humaine. Elle avait une imagination exceptionnelle. Et si elle avait su lire et écrire, peut-être aurait-elle composé une œuvre magnifique. Je me suis dit, par exemple : « Comment raconterait-elle *Peau d'Âne* ? Oserait-elle tout dire sur *Barbe-Bleue* ? Quelle morale en aurait-elle tirée ? »

Bref, je me suis glissé dans son cerveau et j'ai pris la liberté d'orientaliser ces contes, c'est-à-dire d'y mêler des épices et des couleurs issues d'autres pays, d'autres imaginaires. Et si j'ai choisi de les situer dans des pays arabes et musulmans, c'est aussi parce qu'il est temps de dire ces pays autrement que sous le signe du drame

et de la tragédie, autrement que dans un contexte de fanatisme, de terrorisme et d'amalgame. Ce qui n'exclut pas, bien entendu, la critique de la société et la mise à l'index de ses incohérences et de ses hypocrisies.

J'ai conservé la structure du conte original et me suis éloigné du texte. C'est cela qui m'a passionné : donner à un squelette une chair et un esprit venus d'une autre temporalité, un autre monde situé en une époque indéterminée mais qui nous concerne aujourd'hui d'une façon ou d'une autre. Le visage ridé et les petits yeux enfoncés de Fadela planaient au-dessus de moi tandis que j'écrivais. Non seulement elle sortait alors de sa nuit noire, mais j'entendais sa voix qui me dictait ce que je devais écrire. On aurait dit une fée qui échappait enfin à l'ennui auquel le destin semblait l'avoir condamnée. Grâce à Charles Perrault, elle revivait, en quelque sorte.

Comme on sait, la fortune de ces contes a traversé les frontières. Elle appartient à l'imaginaire de tous et de chacun dans le monde. Or, ce rayonnement universel ne s'explique pas par le contenu des histoires elles-mêmes, mais bien plutôt par le génie littéraire de Perrault, qui prétendait répondre à sa façon au défi lancé par La Fontaine et par ses fables aux écrivains de son époque. Et c'est parce que ces contes constituent une œuvre littéraire d'une richesse inestimable qu'ils ont traversé les siècles et les continents.

Composés pour la plupart à partir de 1691, ces contes n'ont pas pris une ride. Qu'ils soient écrits en vers ou en prose, ils continuent de nous enchanter et de nous surprendre. Mais si j'ai eu l'idée de me les approprier, c'est aussi parce que leur parenté avec *Les Mille et Une Nuits* est non seulement évidente (la traduction d'Antoine Galland paraît en 1704), mais constitue pour un écrivain d'aujourd'hui un défi à prendre le large en toute liberté, avec plaisir et dans l'exigence.

Charles Perrault, en bon académicien et bon chrétien qu'il était, n'a jamais perdu de vue la nécessité d'« amuser le monde comme un enfant » et de donner « du plaisir à lire ». Il répondait en quelque sorte à ces lignes de La Fontaine :

Si Peau d'Âne m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.  
Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant  
Il le faut amuser encor comme un enfant.  
(*Fables*, VIII, 4)

Je n'ai pas cherché à tirer de chaque conte une moralité. Notre époque ne s'y prête guère, et l'effet menaçait d'être contre-productif. Je m'en suis donc tenu à un simple constat, qui trace un fil de Socrate à Cioran en

passant par Spinoza : l'être humain persévère dans son être, et rien jamais ne le changera, ni dans son extrême brutalité ni dans son infinie bonté.

Charles Perrault comptait sur le « sommeil de la raison » pour faire apprécier ses histoires d'ogres et de fées. Ces contes, destinés autant aux petits qu'à leurs parents, nous invitent à ne pas poser trop de questions. Nous savons pourtant que notre époque ne manque ni d'ogres ni d'ogresses aux figures inattendues ; tous ces prédateurs, ces monstres d'égoïsme, ces cyniques qui dominant le monde et meurent de vieillesse dans leur lit.

Finalement, l'unique morale de l'histoire, c'est qu'il faut, partout et en toute circonstance, garder sa lucidité et sa vigilance bien en éveil. De tout temps, l'homme s'est conduit non comme un quelconque animal de proie envers son prochain, mais plus simplement, fidèle à lui-même, comme « un homme pour l'homme ». Les ravages n'en sont que plus terribles.

Tout compte fait, avoir pu réécrire ces contes avec une si grande liberté donne la mesure de la dette que j'ai contractée envers celui qui les a inventés et en a fixé la forme canonique.

TBJ  
Janvier 2014

1

La Belle au bois dormant





Il était une fois un roi et une reine tristes et malheureux. Ils n'arrivaient pas à avoir d'enfant. Ils avaient tout essayé, suivant les conseils de plusieurs médecins, de sages-femmes et même de quelques sorciers. Un confident était allé jusqu'à proposer au roi d'adopter un régime alimentaire très spécial, et surtout de manger à heures fixes en tenant la main de la reine. En vain. Un jour, le roi et son épouse se rendirent donc à la montagne de l'Enfance, où ils séjournèrent sept jours et sept nuits, buvant l'eau saumâtre et tiède de la Source de Vie. Ils avaient souvent la nausée et vomissaient leurs repas sans protester. De retour au palais, ils firent leurs prières avant de gagner la chambre de l'amour.

Quelque temps plus tard, face à un nouvel échec, le fameux Hamza, vizir très âgé, père de seize garçons et d'une fille, leur révéla que le secret de la fertilité

était dans le silence et la méditation. Le roi, malgré la méfiance que lui inspirait Hamza, accepta d'observer une semaine de silence. Lui et son épouse se retirèrent dans leurs appartements et ne prononcèrent plus un mot. Ils communiquaient par signes et parfois pouffaient de rire comme des enfants punis. Le temps passait, mais rien ne venait...

Ils se remirent à consulter des médecins d'Orient et d'Occident, certains sérieux, d'autres des charlatans, des sages-femmes obèses, des voyants aveugles, des gitanes de passage, des bergers gardiens de marabouts, des mendiants professionnels, des fées officielles et d'autres clandestines. Ils mangèrent des œufs de serpent, des yeux de brebis, des boyaux de chien et finirent par avaler un grand plat de couscous dont la semoule avait été roulée par la main d'un mort connu pour sa générosité et sa bonté.

Un jour, c'était un vendredi, juste au moment de la prière de midi, la reine poussa un cri de joie qui ameutait toute la population du palais. Un cri ou un hurlement, un chant ou un appel à Dieu et à ses prophètes. Elle apparut, les mains levées au ciel, remerciant les nuages et les montagnes, le roi et surtout Wallada, une fée aux yeux en amande et au visage si doux qui faisait chanter

les oiseaux de la ville. Cette fée échappait au temps ; elle avait toujours un corps de vingt ans et l'expérience d'une femme de cent ans. Wallada avait passé ses mains sur le ventre de la reine et avait récité les mille et un vers du poème de la fertilité écrit par un anonyme au siècle de la grandeur de l'empire. La reine, quant à elle, répétait les mots de Wallada, vers après vers. Au vers 999, elle avait senti quelque chose bouger dans son ventre, eu des palpitations, des vapeurs puis des nausées. Elle avait bien failli s'évanouir. Il n'y avait plus de doute. Elle était enceinte. Elle le savait, elle le sentait. Wallada avait essuyé la sueur qui perlait sur son front et était repartie dans son antre en l'assurant de sa bénédiction.

Le roi attendit quelques semaines pour fêter l'événement. Il convoqua des gens de religion qui se relayaient pour dire des prières afin que la grossesse se passât dans les meilleures conditions. Le palais ne vivait que dans l'attente et l'espérance. On faisait brûler les encens d'Inde et d'Arabie, on convoquait les troubadours pour chanter et danser autour d'un livre intitulé *L'Extrême Beauté du ventre fertile*. Ainsi naquit la princesse tant espérée. Le roi la nomma Jawhara car elle était aussi belle qu'une perle rare. Alors que la sécheresse sévissait

depuis de longs mois, la pluie se mit soudain à tomber dans les campagnes, comblant les paysans de bonheur.

Tout le pays était en fête. Les gens se congratulaient, ceux qui étaient fâchés se réconcilièrent, ceux qui étaient malheureux retrouvèrent le sourire. Les personnes qui avaient été consultées par le roi furent invitées le septième jour après la naissance, jour du baptême, et assistèrent au sacrifice du mouton égorgé par le roi lui-même. La princesse fut nommée selon le rite et la tradition des ancêtres. Parmi les invités, il y avait Wallada et six autres fées habillées de soie aux couleurs chatoyantes, et parfumées de musc rare. Chacune d'entre elles reçut un étui d'or massif contenant une cuiller, une fourchette et un couteau en or sertis de diamants et de rubis, ainsi qu'une lettre royale de remerciements accompagnée d'un billet de bateau pour se rendre en pèlerinage à La Mecque.

Éblouies par ces cadeaux si précieux, les sept fées se mirent à chanter et à danser avec élégance et grâce, comme suspendues dans l'espace par des fils invisibles. Elles improvisèrent un ballet. Les lumières scintillaient et les chants mélodieux emplirent le roi et la reine de bonheur et de joie.

Par le feu  
*récit*  
Gallimard, 2011

Au seuil du paradis  
*essai*  
Éditions des Busclats, 2012

Que la blessure se ferme  
*poèmes*  
Gallimard, 2012

Le Bonheur conjugal  
*roman*  
Gallimard, 2012

Lettre à Henri Matisse  
et autres écrits sur l'art  
Gallimard, « Folio », n° 5656, 2013

L'Ablation  
*récit*  
Gallimard, 2014

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2014. N° 116226 (00000)  
*Imprimé en France*